L'amour de la patrie a-t-il un genre ? Les émotions révolutionnaires mal partagées de 1790 à 1795

Does love of one's country have a gender? The uneven distribution of revolutionary emotions in France, 1790 to 1795

Sophie Wahnich

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/14089>

DOI : 10.4000/clio.14089

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 11 juillet 2018

Pagination : 93-116

ISBN : 978-2-410-00992-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Sophie Wahnich, « L'amour de la patrie a-t-il un genre ? Les émotions révolutionnaires mal partagées de 1790 à 1795 », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 47 | 2018, mis en ligne le 03 janvier 2021, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/14089> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.14089>

L'amour de la patrie a-t-il un genre ? Les émotions révolutionnaires mal partagées de 1790 à 1795

Sophie WAHNICH

La Révolution française a été le lieu de l'invention de nouveaux rôles et de nouvelles places pour les hommes et pour les femmes¹. Dans ce contexte, les émotions ont un genre ou peuvent faire mauvais genre, symptômes de l'attente politique différenciée à l'égard des hommes et des femmes, des riches et des pauvres, des lettré.e.s et des peu lettré.e.s, symptômes également de la dissonance entre la prescription, la revendication et le vécu émotionnel pour chacun et chacune. Loin de constituer un bloc, dès lors notamment que l'on réfléchit en termes de genre ou de classe, les émotions révolutionnaires dans leur économie doivent aussi être différenciées selon les aléas et les discontinuités de la période. La Révolution tour-à-tour invente et bride de nouveaux possibles émotionnels.

En effet, comme le mot d'ordre général est un retour à la nature après des siècles de corruption historique, le discours sur les émotions, les sensibilités, les sentiments, est à la fois un discours sur la nature, sur la norme révolutionnaire comme retour à la nature et sur les bons comportements qui se doivent de retrouver une humanité inextricablement naturelle et politique². L'amour de la patrie comme amour du lieu où il y a de bonnes lois, conformes à la

¹ Sur cette question nous prenons appui sur les travaux de Godineau 2004a [1988] et 2004b ; Fraisse 1989, 2000, 2001 et 2016 ; Roudinesco 2010.

² Sur ce plan nous récusons l'approche d'Edelstein 2009, et souhaitons plutôt prendre appui sur le travail de Brunel 1992.

nature humaine, est alors le sentiment qui doit relier en un même ensemble tous les membres de la communauté politique³.

Si les sentiments, les affects, les émotions fondent les liens sociaux selon le sensualisme révolutionnaire⁴ qui s'exprime dès 1789 dans les débats sur le fondement du droit⁵, alors ils sont déterminants des rapports d'égalité, de réciprocité, de domination qui peuvent se nouer entre les hommes, entre les femmes et entre les hommes et les femmes. En situation, ajustements et désajustements vont donner contour aux rôles sociaux assumés, acceptés, refusés et aux émotions qui les sous-tendent. Pour enquêter sur ce mouvement de la prescription à la répression en passant par l'expérience du trouble révolutionnaire, je me suis appuyée sur trois buissons d'archives.

Le premier est constitué des archives laissées par la société fraternelle des patriotes de l'un et l'autre sexe. Créée par l'instituteur Dansart en février 1790, cette société politique et d'instruction offre un point d'observation depuis un lieu du politique où s'est manifestée avec force la volonté claire d'accueillir « l'autre sexe ». Les hommes comme les femmes peuvent s'y montrer émus aux larmes. Deux comptes rendus de fêtes et cérémonies constituent un deuxième ensemble où des femmes revendiquent la gloire des armes. Il s'agit du banquet du 25 mars 1792 à Paris, où Théroigne de Méricourt explique son désir de créer des bataillons féminins pour la guerre qui vient, et de la cérémonie où les femmes du peuple de Lyon offrent à Chalier une pique gravée à leur nom « citoyennes de Lyon 1792 » et rédigent une pétition demandant la taxation des denrées de première nécessité.

Cette pétition lyonnaise de septembre 1792, assez classique au demeurant car elle porte sur les subsistances⁶, conduit les autorités constituées à demander aux hommes de reprendre leurs femmes en main. Si la norme édictée en l'an II, en particulier dans les fêtes

³ Wahnich 2013a.

⁴ Denby 1999.

⁵ Sieyès 1789, édité dans Wahnich 2012.

⁶ Sur les prises de parole des femmes, on lira avec profit Fauré 2006 et Duprat & Saunier 2013.

décadaires, ne semble pas vraiment différer de cette prescription à l'autorité des hommes sur les femmes, l'analyse des *Fragments d'institutions républicaines* de Saint-Just, notre dernier buisson d'archives textuelles, montre que l'égalité des intelligences d'une part, et la question nouvelle d'un désir qui ne serait pas seulement pulsionnel, d'autre part, viennent malgré tout encore produire du trouble dans le genre.

Prescrire : des rôles propres à la sensibilité des femmes et des hommes

Usages de la mixité

La société fraternelle des patriotes de l'un et l'autre sexe souhaite les instruire ensemble, dans une véritable mixité. L'article II du règlement stipule en effet que « tous les membres des deux sexes participeront aux délibérations et aux élections »⁷. On assiste ainsi apparemment à une égalisation politique des hommes et des femmes dans ce contexte social spécifique. Quand le 21 novembre 1790, Dansart écrit à Charles de Lameth pour lui souhaiter un prompt rétablissement et annoncer une députation, il présente la société comme un lieu où :

Vous verrez des frères, vous verrez des sœurs, de tout âge et de tout état, qui sont unis ensemble étroitement par les nœuds indissolubles et les plus beaux de l'amour de la patrie ; ils sont prêts à verser tout leur sang pour elle et pour vous, si vos ennemis, qui seraient les leurs, osaient vous attaquer⁸.

La patrie est alors la communauté des affections⁹, constituée par le partage du même amour des bonnes lois et des bons représentants¹⁰. Les lois aimées permettent de fabriquer une situation supposément

⁷ Liasse 12760 (n°1), Bibliothèque nationale (BN). Le règlement qui nous est parvenu est daté de l'an II, mais semble bien reproduire simplement celui de la fondation, en particulier pour les articles que nous explicitons.

⁸ BN Lb⁴⁰2416.

⁹ L'expression est de Saint-Just en 1794 dans son troisième fragment d'institution républicaine, Saint-Just 2004. Elle semble presque avoir été réinventée par la notion de communauté émotionnelle de Barbara H. Rosenwein.

¹⁰ Wahnich 2013a et Mathiez 1977 [1904].

inter-genre, inter-classe et inter-générationnelle qui caractérise une société fraternelle. Partager les mêmes émotions verticales d'amour des lois fonde le lien communautaire patriotique.

Pour autant, dans l'organisation concrète de cette société fraternelle, les différences de positions des hommes et des femmes nuancent cette égalité. Si des secrétaires hommes et des secrétaires femmes sont éligibles dans « les mêmes formes », ils n'ont en fait nullement les mêmes fonctions car les femmes sont cantonnées à n'avoir de responsabilités qu'à l'égard des femmes et non à l'égard de la société dans son ensemble, comme si on doutait que cet amour des lois puisse être vraiment le même pour les deux sexes. Le lien vertical d'amour partagé, s'il fonde des liens affectifs horizontaux certainement eux-mêmes très solides comme l'affirme Dansart, ne crée pas une égalité dans les pratiques et responsabilités effectives. Enfin, pour limitée qu'elle soit, cette mixité n'est pas recevable dans les autres lieux du politique pourtant connectés, comme la société des Jacobins.

Au sein même de la société, cette mixité est rapidement aménagée pour recréer des différences. Le 16 janvier 1791, dans un discours prescriptif qui se veut aussi préventif, M. Mitié fils expose une sorte de règlement intérieur qui lui semble nécessaire pour la bonne marche de la société. Il évoque le rôle du « silence religieux » qui signe le respect dû aux délibérations, des « applaudissements » qui maintiennent l'ardeur, l'émulation même, des soins à apporter au choix des candidatures, et aussi de ce qui est attendu des femmes. Chacune de ces préoccupations engage la raison sensible, le nouage donc de la raison et des émotions, en vue d'une quête de vérité, de bien, d'émancipation liée à une bonne délibération. Or, selon ce jeune homme, les femmes sont avant tout des mères. Elles doivent comme telles préparer leurs garçons à prendre la parole en public dans l'assemblée fraternelle, acte qualifié de « gloire sublime » et qu'il est lui-même en train d'assumer :

Il faut que les mères inspirent sans cesse l'amour de cette gloire sublime (prendre la parole dans l'assemblée fraternelle) c'est ainsi que vous formerez des consciences pures que vous élèverez des hommes et que vous donnerez à la patrie des défenseurs et à la postérité des modèles¹¹.

¹¹ BN Lb⁴⁰ 891.

Les émotions des mères sont donc nécessaires mais vouées non à l'action de ces dernières, mais bien à permettre la transmission des bonnes manières d'être au monde à leurs fils. Ces émotions spécifiques sont certes de l'ordre d'une subjectivation civique, mais si le citoyen est un acteur de la sphère publique, elles ne sont pas sollicitées de ce côté, sinon pour faire tenons et mortaises entre sphère privée civique féminine et sphère publique citoyenne masculine. Du côté des émotions privées, l'amour de la patrie et des fils, du côté de la sphère publique, l'amour de la patrie et la gloire du héros d'éloquence, celui qui alerte sur l'oppression, argumente sur la qualité des lois.

*Émotions civiques privées pour les unes,
émotions publiques citoyennes pour les autres*

Si l'amour de la patrie est une émotion qui circule de l'espace privé à l'espace public, les émotions qui l'accompagnent sont très explicitement genrées. La femme raconte le modèle à suivre, le père se donne comme modèle. Le récit des femmes sur les hommes conduit ainsi à faire l'éloge des maris et des pères :

Voyez ces épouses tendres et vertueuses élever à l'État des défenseurs qui naîtront la constitution dans l'âme, voyez ces pères de famille respectables qui joindront l'exemple au précepte pour former des hommes dignes d'eux¹².

Or les parents du jeune homme sont dans la salle. Quand Dansart lui répond, il prépare une scène touchante :

Votre cœur qui vient de s'exprimer suffirait seul à votre éloge, et pour pénétrer de la plus vive joie vos dignes et respectables parents. Si nous avons le bonheur de les posséder, s'ils vous ont entendu, leurs yeux doivent être encore mouillés de ces larmes délicieuses que la tendresse paternelle ne peut retenir aux applaudissements que l'admiration et la justice viennent de vous donner¹³.

Le couple parental présent est censé être en larmes, mais ce sont les larmes du père qui sont évoquées dans le compte rendu sans entamer le moins du monde le partage des rôles : larmes publiques

¹² BN Lb⁴⁰ 891.

¹³ BN Lb⁴⁰ 891.

pour un homme sensible, invisibilité de la mère qui reste cantonnée à la sphère quasi privée, même en public. Si la tendresse, dont les larmes témoignent, est à la fois paternelle et maternelle, son expression publique est paternelle. C'est donc le père qui vient déposer une couronne civique sur la tête de son fils. Indéniablement, discours et gestuelles sont normés : les hommes parlent et agissent en public, la mère est spectatrice de son fils éduqué par ses soins et demeure en retrait.

Cette position de spectatrice change quand il s'agit de cérémonial et d'accueil, le jour de l'inauguration des bustes de Rousseau, Benjamin Franklin, Voltaire et Mirabeau, le 12 février 1792, « huit sœurs sont nommées et sortent pour recevoir le cortège. Il est bientôt annoncé par des applaudissements qui se font entendre de toutes les parties de la salle. » À la fin de la cérémonie ce sont « de jeunes citoyennes simples comme l'égalité, belles comme la liberté » qui « placent sur la tête de ces héros la couronne civique ». Mais auparavant dans cette cérémonie plusieurs orateurs se sont succédé. Le citoyen frère Joly, disciple de Palloy (l'homme des pierres de la Bastille), estime nécessaire de s'adresser plus spécifiquement aux femmes de l'Assemblée dans ces termes :

Et vous, mères et épouses, citoyennes, vous qui cherchez moins à plaire par vos grâces que par vos vertus civiques, vous qui nous retracez chaque jour les mâles vertus de ces fières Romaines qui sacrifiaient tout à la patrie, souffrez qu'un citoyen sensible s'adresse à vous¹⁴.

De fait, les vertus civiques sont qualifiées de « mâles » : si les hommes peuvent pleurer, les femmes sont invitées à adopter cette vertu mâle. La vie politique et civique fraternelle semble rapprocher les sensibilités attendues des unes et des autres. Cela pourrait conduire à un discours d'égalité entre les hommes et les femmes dans l'action révolutionnaire, car pour que la Révolution soit un succès, il a fallu des hommes et des femmes. « Vous avez autant fait que nous pour la révolution et nous aimons à vous rendre cet hommage » déclare le sieur Joly. Cependant, cet âge d'or de l'égalité dans l'action politique semble révolu, laissant place à un retour au partage des rôles et des émotions spécifiées :

¹⁴ BN Lb⁴⁰ 2421.

Emparez vous donc de la génération qui naît de celle qui court à la puberté, qu'à peine échappé de ses langes, l'enfant en votre sein, en suçante le lait maternel, suçante l'amour des lois et de la patrie. Avec les doux noms de père et de mère apprenez lui à balbutier les noms de patrie et de liberté : qu'à ces noms révérents, son œil étincelle, son cœur palpite, son âme s'embrace, et qu'en grandissant, la Nation vous doive un citoyen défenseur de ses droits, et, comme ses pères, l'effroi des tyrans¹⁵.

Nous retrouvons la fonction de transmission civique associée à la transmission affective. La mère façonne donc les ressources émotives des citoyens depuis l'enfance. À ce titre, elle est elle-même une institution civile à part entière. Car l'une des fonctions des institutions civiles, explicitée notamment en l'an II par Billaud-Varenne et Saint-Just, est bien de transmettre l'émotion révolutionnaire à ceux qui n'en auraient pas fait l'expérience immédiate¹⁶. Cette transmission est au fondement de ce qui permettrait à la Révolution de ne pas connaître de chute par manque de capacité à résister à l'oppression. Car cette résistance comme prise de risque suppose d'avoir intériorisé une manière d'être au monde, une tenue républicaine et des valeurs qui conduisent à ne pas avoir à réfléchir le moment venu. Il s'agit donc de pouvoir solliciter une expression obligatoire des sentiments¹⁷, que la mère aura inculquée par ses récits, ses propres joies et inquiétudes, ses berceuses et ses poèmes, tout véhicule enfin permettant de transmettre ce sentiment de la patrie. Ainsi, par l'éducation qu'elle prodigue, elle enfantera des grands hommes : « Peut-être nos épouses, mères et citoyennes portent en leur sein un Franklin, un Rousseau, un Voltaire »¹⁸. Le sein est ainsi à la fois physique et métaphorique comme le lait nourrissant, il est le symbole d'une unité de la nature retrouvée et de la culture révolutionnaire prodiguée. Les émotions sont bien reconnues ainsi par les révolutionnaires eux-mêmes comme des constructions sociales qui rendent visibles des normes incorporées dans l'évidence de la circulation des choses sacrées, pour la patrie, les lois, rendues intimes dans la chaleur du foyer, inculquées

¹⁵ BN Lb⁴⁰ 891.

¹⁶ Wahnich 2013b.

¹⁷ Mauss 1969 : 88.

¹⁸ BN Lb⁴⁰ 2421.

dans l'affirmation que constitue une éducation qui souhaite introduire les jeunes générations dans le monde des adultes.

Troubler le genre : ne plus rester en place

Faire entrer la douceur dans les mœurs politiques

Théroigne de Méricourt réclame que la douceur supposée des femmes ait une fonction publique spécifique et significative. *A contrario* de la prescription de privatisation des émotions féminines, elle souhaite que cette douceur soit présente et utile dans l'espace public démocratique. Elle propose ainsi que

soient nommées dans chaque section six citoyennes des plus vertueuses et les plus graves par leur âge pour concilier et réunir les citoyens, leur rappeler les dangers de la patrie, elles porteront une grande écharpe où sera écrit *amitié et fraternité*. Chaque fois qu'il y aura assemblée générale de sections elles s'y rassembleront pour rappeler à l'ordre tout citoyen qui s'en écarterait et ne respecterait pas la liberté des opinions, chose si précieuse pour former un bon esprit public¹⁹.

Elle craint la guerre civile et la manipulation des esprits par des hommes de mauvaise foi qui cherchent à les aigrir. Les passions, dit-elle, « mènent en ce moment au précipice ». Il s'agirait ainsi de faire régner l'ordre par la douceur et de dévoiler les « ennemis de la démocratie ». Les idées de Théroigne sont en rupture avec l'outillage mental ordinaire de son temps. Elles apparaissent à ses contemporains comme surnaturelles. Car elle propose de mettre la douceur féminine en position de contrôle des émotions dissolvantes du lien social, affirmant ainsi que les femmes en sont plus spécifiquement les dispensatrices et que la sphère publique se porterait mieux en leur donnant une véritable place. Il s'agit donc à la fois d'un discours sur le rôle du « féminin » – adoucir les mœurs, contrôler la violence et la cruauté, ouvrir les paroles difficiles de jugement social à cet égard – et sur la place des femmes, de ce fait incluses non plus passivement mais activement dans l'espace public. Théroigne défend ainsi une position parfaitement genrée. Elle n'imagine pas que certains hommes pourraient être capables de cette

¹⁹ BN Lb⁴¹ 4940.

douceur nécessaire au bon déroulement des débats conflictuels propres à la démocratie.

Pourtant, elle imagine tout à fait que les femmes pourraient occuper différentes places et briguer la même gloire héroïque que les hommes. C'est alors l'ardeur associée à cette douceur qui ferait d'elles des soldats d'un genre nouveau. Théroigne, dans son discours en faveur des légions d'amazones, évoque « une énergie calme » mais aussi la nécessité de « défendre nos droits, nos foyers ». La raison sociale ordinaire des femmes en ces temps révolutionnaires n'est pas forclosée mais élargie. Enfin, Théroigne déclare aux femmes qu'elles ne peuvent douter « que l'exemple de notre dévouement réveillera dans l'âme des hommes, les vertus publiques, les passions dévorantes de l'amour de la gloire et de la Patrie ». Ce qui s'amorce, c'est l'affirmation d'une « émulation » des hommes par la présence des femmes. Puis Théroigne ne craint pas d'évoquer une rivalité :

Citoyennes pourquoi n'entrerions nous pas en concurrence avec les hommes ? Prétendent-ils seuls avoir des droits à la gloire ; non, non... Et nous aussi nous voulons mériter une couronne civique et briguer l'honneur de mourir pour une liberté qui nous est peut-être plus chère qu'à eux, puisque les effets du despotisme s'appesantissaient encore plus durement sur nos têtes²⁰.

Cette rivalité porte sur la gloire et les émotions qui vont avec, aussi bien pour ceux et celles qui en bénéficient que pour ceux et celles qui en sont les spectateurs et les spectatrices. Pour Théroigne, les femmes doivent briguer la gloire publique et non la modestie de l'espace privé. « Nous ne sommes pas étrangères aux sentiments magnanimes », dit-elle. Et à ce titre il s'agit de considérer non seulement une égalisation des positions et des rôles sociaux, mais aussi une reconnaissance de la proximité, de l'analogie des sentiments des femmes et des hommes. Elle aussi retourne à l'Antiquité, et cette fois pour faire reconnaître une égalité politique

²⁰ Discours prononcé à la société fraternelle des Minimes, le 25 mars 1792, l'an quatrième de la liberté, par Mlle Théroigne, en présentant un drapeau aux citoyennes du faubourg St. Antoine [Reprod.]
[<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56679c>]

possible liée à la fierté des femmes, mais ce sont les adversaires des Romaines qui sont alors louées :

Replaçons nous, au temps où nos Mères, les Gauloises et les frères Germaines délibéraient dans les Assemblées publiques, combattaient à côté de leurs époux pour repousser les ennemis de la Liberté.

Cette demande d'égalisation s'exprime dans le contexte de la fête du 25 mars 1792. Un banquet est alors organisé à Paris par les patriotes jacobins pour fêter l'arrivée des ministres patriotes au gouvernement. Les femmes et les filles occupent une place non négligeable dans le dispositif festif, actrices politiques enthousiastes, allégories, telle Théroigne de Méricourt comme une petite fille qui fait l'objet d'un baptême peu ordinaire, enfin spectatrices et témoins d'une nouvelle ère qui semble s'ouvrir.

1792 : l'ardeur de la vie patriotique

Le banquet se donne en représentation spectaculaire de la vie même. *Le Patriote français*, journal de Brissot, oriente la perception de la fête en ce sens :

Le rendez-vous était à la Halle neuve. On s'est rendu de là aux Champs-Élysées, lieu du repas, au son des tambours et de la musique, et précédé du bonnet de la liberté, porté sur une pique aux couleurs nationales. Une gaité franche et vive, un abandon fraternel ont présidé à cette fête qu'aucun désordre n'a troublée²¹.

La multiplication des points de vue induit une multiplication des lieux et des gestes :

Après le repas, on a été à la société des amis de la constitution, et l'on a défilé dans la salle au bruit des bravos et au son des instruments. De là on s'est rendu toujours en ordre, à la société fraternelle des Minimes de la place Royale, où l'on a célébré l'inauguration d'un drapeau donné par Mlle Théroigne aux dames du faubourg St-Antoine²².

L'investissement des lieux du politique suppose une présence festive physique. Dans le défilé, la musique lie des corps dans la même expérience immédiate, et peut prendre des allures de quasi-danse civique. Les bravos rappellent l'imaginaire du spectacle, mais ils sont

²¹ *Le Moniteur universel*, tome 11 : 712.

²² *Ibid.*

aussi au sens strict et à la lettre des encouragements très concrets à l'ardeur politique sans licence. L'évocation de la célébration du drapeau offert par Théroigne de Méricourt accentue cet effet d'ordre. Dans la fête, Théroigne, comme personnalité proche de Brissot, est en décalage avec les femmes du faubourg. Nulle fusion émotionnelle de l'une et des autres mais plutôt une volonté pour cette militante singulière de s'adresser à d'autres militantes qui n'ont de fait pas la même expérience de la Révolution. La harangue qu'elle adresse à ses compagnes, en leur demandant de s'armer et de s'émanciper de l'asservissement que les hommes « ignorants, injustes et orgueilleux » ont organisé, prend sens dans la campagne belliciste du moment. C'est ce que retient Brissot plutôt que cette revendication révolutionnaire de souveraineté pleine et entière des femmes.

C'est cependant l'évocation de deux figures féminines qui permet d'annoncer la naissance d'un temps nouveau. Le 17 juillet 1791, les manifestants qui réclamaient que le roi fuyard fût jugé avaient été réprimés par la loi martiale et l'attente républicaine avait été différée. Par l'évocation d'une femme fraîchement accouchée et la naissance d'une petite fille, l'avenir républicain est réaffirmé :

La femme d'un tambour de ce faubourg était accouchée la veille. Le mari se trouvait à la fête ; on n'a cru pouvoir mieux la terminer qu'en assistant au baptême de l'enfant : c'était une fille ; elle a été baptisée par M. Fauchet évêque du Calvados et vainqueur de la Bastille ; elle a été tenue sur les fonds baptismaux par M. Thuriot, député, et aussi vainqueur de la Bastille, et par Mlle Calon, fille de M. Calon, député. La petite fille a été nommée Pétion-Nationale-Pique ; et son père a prêté le serment civique en son nom. Un drapeau de la Bastille et le bonnet de la liberté étaient sur les fonds, et des airs patriotiques ont été joués pendant toute la cérémonie qui a fini par un repas fraternel, donné par M. Santerre, président de la fête, au père, au parrain, à la marraine et à plusieurs autres patriotes²³.

Le rituel de baptême convoque ici le renouveau, sous les traits donc d'une petite fille qui vient du peuple des faubourgs et en signale l'engagement ardent. La figure du tambour manifeste le sens du sacrifice et la compétence à maintenir l'ardeur, sollicitant le corps par des rythmes. Le baptême religieux est effectué par un personnage

²³ *Le Moniteur universel*, tome 11 : 712.

éminent du Cercle social, les parrain et marraine ne sont autres que des députés, représentants de la nation. L'enfant ne s'appelle pas Marianne. Mais si le nom de Pétion est un hommage rendu à l'homme qui incarne la fidélité républicaine, si la République doit se confondre avec la nation souveraine et si, pour se protéger, elle doit s'armer de piques, on comprend que ce prénom étrange est une métaphore de l'attente républicaine évoquée par cette fête. Le nom de l'enfant baptisée et bénie est gage de promesses. Elle repose à la fois sur le drapeau de la prise de la Bastille et sur le bonnet de liberté. L'*initium* révolutionnaire est ainsi évoqué comme bon présage fourni par ces bonnes fées penchées sur son berceau, mais aussi un symbole nouveau imposé par les Jacobins proches de ce nouveau ministère. Cette enfant, qui est à la fois bien réelle et charnelle, est une allégorie de la République qui vient, pont tendu entre le passé glorieux et un futur capable d'accomplir la promesse révolutionnaire. Mais c'est aussi un pont tendu entre la fonction allégorique du féminin et sa fonction sociale immédiate. À ce titre, la Marianne martiale pourrait bien allégoriser la Théroigne charnelle et toutes celles qui se reconnaissent dans sa revendication. Il convient de nouer ensemble les émotions féminines et les émotions viriles, les imaginaires sociaux dont les allégories témoignent, et les réalités vécues. La patrie comme république appelle cette double incarnation-allégorisation par les femmes. Ce que bien des femmes comprennent comme en témoigne l'initiative des femmes lyonnaises.

Les citoyennes du peuple de Lyon

Cette réflexion sur les émotions ne relève pas des seules grandes figures féminines de la Révolution, elle se retrouve aussi parmi les femmes du peuple anonymes. À Lyon, elles firent graver une pique au nom des « citoyennes de Lyon 1792 ». C'est l'arme populaire par excellence, celle du mot d'ordre « du pain et du fer et pour en avoir force à la loi ». Porter les armes, c'est disposer de la puissance souveraine, et à ce titre l'arme gravée est une double revendication, dans la mesure où les citoyennes sont doublement passives, comme femmes et comme pauvres. La légende républicaine forgée autour de la figure de Chalier raconte que cette pique fut offerte à ce porte-parole en signe symbolique de confiance accordée et de souveraineté

reconquise par le choix d'un représentant, malgré l'exclusion du droit de vote. Loin d'instruire une guerre des sexes, il s'agit de célébrer la reconnaissance réciproque des hommes et des femmes à l'horizon d'une citoyenneté enfin universelle. Cependant si la pique est une allégorie de la souveraineté, elle est aussi une arme bien réelle et les femmes lyonnaises pourraient en faire un usage moins symbolique. Les femmes de Lyon ont d'ailleurs été nombreuses en 1790 à réclamer la fin des octrois place des Terreaux, après l'inauguration d'un arbre de la liberté. En 1791, celle qui mène la bataille pour racheter les prisonniers pour dettes est qualifiée de mère Duchesne et son club clairement disqualifié de « jacobino-femelle » dans la presse royaliste. Les femmes combattantes sont bestialisées, dénuées de toute compétence à nouer raison et émotions et ainsi, à retenir le pulsionnel. Le 19 septembre 1792, elles rédigent une pétition pour taxer le prix des denrées. « Les Citoyennes de Lyon » est l'énoncé qui sert d'en tête à cette pétition. Puis dans le corps du texte, le sujet de l'énonciation est « le peuple souverain de Lyon », les citoyennes se placent ainsi en position de représenter ce peuple souverain et donc de parler et de menacer en son nom. Il s'agit alors de pétitionner afin de ne pas avoir « à employer de ces moyens violens que nécessitent les calamités publiques venues à leur période » :

Tous ceux qui s'y conformeront mériteront bien de leurs concitoyens [...] et ceux au contraire qui ne voudront pas entendre cette voix ou oseraient s'y opposer seront voués au mépris public et regardés comme Traîtres à la patrie²⁴.

L'émotion qui est d'abord en jeu est la colère. Celle d'avoir vu se déprécier les salaires payés en assignats alors qu'au même moment les prix des denrées de première nécessité continuaient à augmenter, les rendant inaccessibles au plus grand nombre. En second s'impose la question du patriotisme. Les émotions qui circulent activent l'ardeur qui permettra de mettre en pratique les prescriptions patriotiques. Savoir qui respecte les valeurs annoncées « Justice, Équité, Égalité » permettra de distribuer mépris ou amitié, menace ou récompenses. Il s'agit de mettre en demeure les producteurs et les marchands de prouver par leur pratique, leur adhésion à l'idéal

²⁴ « Les citoyennes de Lyon », affiche, Musée Gadagne, Lyon, inv. 2666.6.

révolutionnaire, leur capacité à entendre la voix du peuple souverain incarné ici par les femmes, leur compétence²⁵ à ressentir les émotions éprouvées par le peuple et à compatir.

Les autorités municipales constituées produisent alors un discours de rappel à l'ordre non seulement des femmes elles-mêmes, mais aussi des maris :

Citoyennes vos maris ne suffisent-ils pas pour faire toutes les recherches que les circonstances exigent ? Retournez dans vos foyers pleines de confiance envers vos Magistrats, reposez-vous sur eux du soin de pourvoir à vos besoins, de veiller à l'adoucissement de vos peines, à l'amélioration de votre existence. Et vous dignes époux, [...] rappelez à vos épouses alarmées tous les malheurs qu'elles préparent à leur famille éplorée par excès d'un zèle inconsidéré. Retenez-les dans les bornes que leur a prescrites la nature, en les liant aux nœuds sacrés de l'hymen. Dites leur que jour et nuit nous consacrons tous nos pouvoirs à l'avancement de votre bonheur. [...] Si parmi nos travaux pénibles elles veulent ajouter un plus pénible encore celui de la confusion et du désordre, nous nous verrons douloureusement contraints par la Loi à nous ériger en pères pour corriger la désobéissance, pour poursuivre les délits contre la sûreté des personnes et des biens et punir avec toute la sévérité, les auteurs, fauteurs et instigateurs des troubles et séditions [...]²⁶.

Les autorités constituées déniaient à la fois aux femmes et aux hommes du peuple leur souveraineté. Aux unes en les remettant dans la double dépendance des époux et des magistrats, aux autres en les accusant d'être à la source de ces maux, de ne plus savoir tenir, lier, attacher leurs épouses. Au nom de la loi et de la nature, il s'agit de menacer tout le monde : les maris seront bafoués pour n'avoir pas tenté de lier cette colère, ou ce pulsionnel, et les femmes traitées en enfants écervelées qui, n'ayant plus de maris fouettards, trouveront donc, en la personne des Magistrats, un autre père fouettard. Le retour à l'ordre est total. Les émotions sont divisées à la fois par genre et par position dans une cascade de dominations. Les femmes doivent être dominées par les maris qui doivent être les supplétifs du pouvoir. Si ces derniers

²⁵ Nous préférons « compétence » à ses synonymes au regard du travail de Boltanski 1990.

²⁶ « Dernier avis des corps administratifs réunis », papier, 1792, Musée Gadagne, Lyon, inv. 224620.

se dérobent, les femmes sont explicitement passibles de la répression de ce pouvoir qui sinon s'exerce sur leur mari. Refusant de leur reconnaître cette position première, l'avis des administrations s'adresse très peu aux femmes elles-mêmes et beaucoup aux époux. Les autorités départementales constituées laissent ainsi dans l'ombre l'appartenance, non seulement civique ou civile, mais aussi citoyenne des femmes au peuple souverain. Exercer le pouvoir et produire l'ordre social patriarcal en 1792, c'est donc empêcher que les femmes deviennent excessives et demander aux hommes d'être responsables.

Désirs à contrôler, apprivoiser ou dompter

La fabrique des honnêtes femmes

Le partage des émotions semble se raidir encore en 1793. Ainsi dans la même société des patriotes des deux sexes que nous avons analysée pour 1790-1791, au moment de la fête civique donnée en l'honneur de Lepeletier, Marat, Chalié, tous trois martyrs de la Révolution et modèles héroïsés, le citoyen Paris prononce le discours suivant :

Pour vous citoyenne, si depuis le renversement du despotisme, votre sexe ne vous a point offert de pareils modèles, ne nous enviez point cet honneur. C'est à nous surtout qu'il appartient de combattre à la tribune et sur le champ de bataille, c'est à nous qu'il appartient de mourir. Nous savons que si la patrie l'exigeait, vous diriez comme cette femme romaine, quand il s'agit de se soustraire à la tyrannie, la mort ne fait pas de mal²⁷.

La bataille, quelle qu'elle soit, n'est donc décidemment pas un lieu pour les femmes. Elles peuvent et même doivent savoir endurer la mort des époux, des fils, des frères, mais ne doivent pas s'exposer à la violence, qu'elle soit symbolique ou physique. Certes, ce retrait entraîne une inégalité dans l'honneur et la gloire, et chacun le sait bien quand les dons patriotiques en argent avaient dès 1791 tenté de racheter une égalisation entre ceux qui allaient se battre et ceux qui restaient au foyer. L'objectif était alors de faire en sorte que toute

²⁷ BN Lb⁴⁰ 2499.

victoire fût une gloire pour chacun et un honneur pour tous²⁸. Mais, après l'épisode Théroigne de Méricourt, il faut guérir plus que prévenir. Le rappel à l'ordre passe par la mobilisation d'une autorité difficilement contestable sous la Convention montagnarde, Jean-Jacques Rousseau :

S'il vous faut parmi les amis de la liberté, un patron et un modèle choisissez ce philosophe vénérable, cet immortel J.J. Rousseau, il fut le meilleur ami des mères, le meilleur conseiller des jeunes filles. C'est lui qui a rehaussé la gloire de votre sexe, en le rappelant à ses premiers devoirs, en le rappelant à la nature ; et ne croyez point qu'abusant ici de ses principes je veuille à l'exemple de quelques hommes vous éloigner de la fréquentation de nos assemblées. Non citoyennes, venez y, venez puiser dans nos discussions les grandes idées de liberté que vous développerez ensuite à vos enfants, dont vous vous entretiendrez avec vos époux dans l'intérieur de vos familles. Pour faire aimer la liberté pénétrez vous de ces principes²⁹.

La société fraternelle n'est pour les femmes qu'un lieu d'instruction. Elles ne sont pas supposées élaborer des revendications mais se nourrir de ce que disent les hommes. La mixité, on le voit ici avec netteté, loin d'être gage d'égalisation, permet d'organiser différemment les règles de la domination. S'instruire, oui, mais nullement pour devenir indépendantes d'esprit et de corps. Rousseau ne disait effectivement rien d'autre quand, s'adressant à Émile, il pense l'éducation de Sophie :

Faites-en une honnête femme [...]. S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose, et bornée aux seules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne ? Se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société ? Pour mieux l'asservir l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connaître ? En fera-t-il un véritable automate ? Non, sans doute ; ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable et si délié ; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connaissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure ; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque et pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir. Soit que je considère la

²⁸ Sur cette question des dons patriotiques, voir Wahnich 2008, plus particulièrement, le chapitre « Mettre l'honneur en partage ».

²⁹ BN Lb⁴⁰ 2499.

destination particulière du sexe, soit que j'observe ses penchants, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme et l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs désirs ; les femmes dépendent des hommes et par leurs désirs et par leurs besoins³⁰.

Rousseau était très certainement l'inspirateur de Dansart quand il avait créé cette société de l'un et l'autre sexe, et, à cet égard on entend bien que déjà, c'est reconnaître l'égalité des facultés des hommes et des femmes que de vouloir politiquement les instruire dans un lieu partagé. Or, si cette position est signe de modernité voire de progrès en 1790, en 1793, elle est devenue conservatrice puisque la même instruction ne doit pas nourrir les mêmes compétences. Le discours tenu alors hiérarchise les activités des femmes en rendant la présence à la société fraternelle quasi superflue :

Songez qu'en vous rendant avec assiduité à nos séances, qu'en y montrant le zèle et toute l'énergie dont vous êtes capables, vous n'aurez rempli que la moindre partie de vos obligations.

La stéréotypie des humeurs naturelles et des affects sociaux est cette fois parfaitement naturalisée et assumée comme telle : « La nature vous a destinées particulièrement à des fonctions touchantes. Vous êtes la fleur qui embellit le champ de la vie de l'homme. » On assiste à un retour en grâce de la douceur, l'éternel féminin est là dans sa fonction patriotique :

Rentrée dans le sein de vos ménages, employez la douceur de votre caractère, la flexibilité de votre esprit, à consoler à encourager dans leurs travaux patriotiques les hommes qui ont attaché leur sort au vôtre ; que par vos soins, tout prenne auprès de vous l'aspect riant du bonheur, songez qu'il n'est point de devoirs plus augustes que ceux d'épouses et de mère.

Face à cet éternel féminin, la virilité se doit d'être protectrice :

Si tandis que vous vous livrez aux occupations touchantes qu'ils vous prescrivent nous employons de notre côté toutes nos forces et tout notre courage pour le maintien de la liberté [...] les vertus deviendront nos habitudes les plus chères et les plus douces, et si quelquefois nous éprouvons ces moments de faiblesse inséparables de la fragilité

³⁰ J.-J. Rousseau, *L'Émile*, cinquième et dernier livre.

humaine, en nous réunissant ici, nous nous fortifierons les uns les autres, par des exemples et par des discours ; nous élèverons nos regards vers les bustes de ces grands hommes, nous nous rappellerons leurs actions immortelles, et nous nous retournerons plein d'une nouvelle ardeur et d'un courage à toute épreuve.

Certes la virilité peut aussi connaître des moments de fragilité, mais il convient justement de toujours la reconsolider, voilà le rôle des épouses : faire de leurs hommes, maris, compagnons, fils, des hommes solides. Désormais les femmes doivent se tenir loin des émotions mâles, qu'elles soient romaines, gauloise ou germaines.

Si l'altérité féminine est accueillie, c'est en conformité avec des rôles sociaux *destinaux*, liés à la naturalisation des émotions féminines et masculines rabattues dans des corps de sexe féminin ou masculin, sans que le trouble dans le genre n'ait finalement droit de cité dans les prescriptions civiques. Les fêtes décadaires en témoigneront tout en soustrayant aux femmes leur rôle de premières éducatrices.

Saint-Just, un nouveau souci des hommes pour les femmes ?

Saint-Just, au même moment, semble adopter une position à la fois conforme aux prescriptions ordinaires et malgré tout troublée par un besoin de garantir l'intégrité physique et morale des femmes, dès le plus jeune âge. Ainsi, s'il ne parle que d'amitiés viriles, ces dernières ne naissent pas des combats, mais de la vie partagée dans la communauté ; si cette virilité porte atteinte au corps des femmes, alors la peine prévue est conséquente : « Celui qui trompera une fille sera banni »³¹ ; « Celui qui frappe une femme est banni »³². Les femmes sont du côté du maternel, indéniablement, les filles sont élevées auprès des mères et les garçons sont éduqués à la spartiate, loin du foyer dès que sera passé l'âge de cinq ans. Saint-Just nous parle d'instituteurs et non d'institutrices, et il semble fort éloigné à ce titre d'un Condorcet qui pensait une égalité dans l'instruction. Mais la parole des femmes a du crédit : « Les femmes ne peuvent être censurées »³³ ; « Une fille a le droit de faire demander, dans le

³¹ Saint-Just 2004 : 1102.

³² *Ibid.* : 1143.

³³ *Ibid.* : 1105.

temple, un autre tuteur, sans en expliquer les motifs »³⁴. Les hommes républicains ne peuvent pas exercer, pas plus avec les femmes qu'avec les hommes, de simples rapports de force ou de domination. Enfin, les « institutions pour les garanties » affirment l'égalité des sexes et des âges :

Tout citoyen, quels que soient son âge et son sexe, qui n'exerce aucune fonction publique a le droit d'accuser devant les tribunaux criminels un homme revêtu d'autorité qui s'est rendu coupable envers lui d'un acte arbitraire³⁵.

Quand il aborde la communauté familiale, qui repose sur une égalité entre époux au moins quant aux biens, on peut observer que sa pensée évolue, en particulier sur le sujet des liens affectifs. Alors qu'il souhaite dans un premier temps, dans le déroulé éditorial des *Fragments*, que des époux se séparent au bout de sept ans s'ils n'ont pas eu d'enfant, un peu plus loin Saint-Just affirme que « l'homme et la femme qui s'aiment sont époux, s'ils n'ont point d'enfants ils peuvent tenir leur engagement secret, mais si l'épouse devient grosse, ils sont tenus de déclarer au magistrat qu'ils sont époux »³⁶. L'amour sort ainsi de l'institution républicaine qui ne s'intéresse qu'à la filiation. Cette manière de constituer un mariage de fait, hors institution, conduit le conventionnel à prendre en compte, d'une manière nouvelle et aiguë, la question du désir dont il semble découvrir le rôle dans les liens. Alors que Saint-Just a proposé dès 1792, dans le texte *De la nature*, une théorie des liens sociaux qui les fait reposer sur les besoins et les affections, que découvre-t-il de nouveau ?

Saint-Just affirme qu'il faut craindre qu'une femme se lasse ou se dégoûte, que le désir disparaisse et que l'ardeur ne soit plus au rendez-vous : « Pour être heureux avec les femmes il faut les rendre heureuses sans le leur faire sentir ; les laisser absolument libres sans [mots illisibles] »³⁷ et il reprend « celui qui veut rendre une femme contente doit l'abandonner à elle-même » et, dit-il, ne pas risquer de la « dégoûter » par « trop d'empressement », « laissez leurs toujours

³⁴ Saint-Just 2004 : 1124.

³⁵ *Ibid.* : 1119.

³⁶ *Ibid.* : 1002.

³⁷ *Ibid.* : 1132.

des désirs ». L'amour entre un homme et une femme n'est donc pas un simple élan naturel, ni une affaire civique nécessaire, il y faut du jeu et de la finesse. Il raconte dans son carnet une scène de langueur où la femme aimée vient rencontrer son amant dans un espace privé, mais est triste et muette. Cette dernière, nous dit Saint-Just, « prend part au plaisir de son ami, mais ne goûte pas le plaisir pour elle-même ». Or cette femme explique sa tristesse en affirmant « tu veux que je te suive, je ne pourrai jamais m'y résoudre. Je te le promettrai pour t'engager à faire ton avancement, nous verrons ensuite, mais je ne m'y résoudrai jamais. »³⁸ L'amant alors propose une séparation pour « s'épargner plus de regrets » et affirme qu'il prendra une autre femme avec qui faire des enfants. Cette attitude est alors d'une grande banalité, car dans la norme du moment la femme doit suivre son mari, mais comment faire des enfants si le désir n'est plus présent ? Elle pleure. Ils se déclarent leur amour à nouveau, se promettent de se retrouver vite et lui finit par se demander « si elle est défiante, ou jalouse ou si elle a un dessein qu'elle n'ose confier ». Les tourments ne sont pas ceux de l'amour mais bien ceux de l'incertitude du désir, malgré l'amour. Cette scène est très mélancolique et la perte d'ardeur ressemble à celle de la Révolution que Saint-Just qualifie de « glacée » comme il parle des femmes qui se « refroidissent mais que le moindre feu réveille ». Mais elle vient surtout perturber une conception du couple complètement orientée par le lien familial et non par le lien érotique. Dans ce moment de grande fragilité du lien social civil, la rencontre des désirs suppose des rôles moins entièrement décidés par la nature retrouvée, que par cette attention nouvelle au désir partagé comme gage de vie. La cité doit restée désirable et désirée, elle est comme une femme aimée, à trop la négliger ou à trop la vouloir au nom d'un idéal posé d'avance, la dynamique joyeuse s'enraye et il ne reste que l'amour nostalgique des rêves déçus³⁹.

³⁸ Saint-Just 2004 : 1133.

³⁹ Les travaux de Landes 2001 et Hunt 1984 sur la symbolisation féminine de la mère patrie et de la nation ont montré qu'elle visait à susciter une adhésion quasi érotique à celle-ci.

Face aux nouveaux désirs des femmes et aux nouveaux possibles révolutionnaires qui s'ouvrent, le rappel à l'ordre par les hommes au pouvoir a été constant. Les hommes révolutionnaires demandent aux femmes de rester à leur place d'épouses et de mères de famille et de maintenir leur supposé penchant de douceur pour qu'il agisse au foyer. Au mieux, elles doivent transmettre l'amour de la patrie à leurs enfants, le goût de l'héroïsme à leurs fils. La pensée, puis l'expérience d'un brouillage des affects et des places produisent l'affolement des hommes. Si la société révolutionnée peut assumer la présence publique des femmes dans les lieux même du politique que sont les sociétés populaires et fraternelles, les femmes ne doivent pas avoir le même rôle et surtout ne peuvent revendiquer d'être à toutes les places. Être à toutes les places, là est sans doute ce qui pose le plus problème, bien plus que la mixité comme telle, ou que l'inversion des rôles. L'exemple lyonnais est à cet égard édifiant. Ceux qui détiennent l'autorité rappellent alors à l'ordre les hommes et les femmes, car si ces dernières se manifestent dans l'espace public, c'est que ces derniers ont été défaillants dans leur rôle supposé : être capable d'apaiser, de lier le pulsionnel féminin, par définition destructeur selon les autorités constituées.

Dans les notifications faites dans le *Dictionnaire du personnel sectionnaire*⁴⁰, nous pouvons observer comment les qualifications des militantes inquiétées en thermidor façonnent une représentation des femmes révolutionnaires comme furies : Marie Madeleine Solange « a dit qu'elle voulait se mettre dans le sang jusqu'aux genoux », Marie Louise Vildecocq « a prêché le meurtre et l'assassinat », « Baudrais, limonadière, mère de 26 enfants (*sic*), membre de la société fraternelle, elle aurait déclaré que ceux qui s'opposaient aux sans culottes, elle voudrait avoir leur cœur à manger et passait pour élever ses enfants dans les mêmes principes »⁴¹. Elles sont accusées le plus souvent de faire des manifestations à la porte des bouchers et des boulangers. Mais, encore une fois, si elles sont des « furies », c'est parce qu'elles ne seraient plus tenues par leurs hommes, pères ou époux. Ils auraient perdu le contrôle. Le discours d'ordre est un

⁴⁰ Soboul & Monnier 1985 : 60.

⁴¹ Soboul & Monnier 1985 : 99.

discours de retour à un ordre des émotions qui affirme qu'il n'y a qu'une bonne manière de faire avec les pulsions des hommes et des femmes et ainsi de retenir la cruauté : enchaîner, réprimer, renfermer les excès émotionnels du féminin. Les sources thermidoriennes mettent alors l'accent sur ces militantes qui ont partie liée avec le désir et la dynamique des pulsions qui les conduit à un goût du réel fait de sang, de sexe et de mort. Cette représentation thermidorienne va donner argument pour une relégation des femmes hors de l'espace public politique. La douceur s'exprime au foyer car là les pulsions sont nouées par le père-mari-maître. Dans l'espace public, les femmes deviennent des viragos, buveuses de sang.

Mais de fait, les femmes pensent et sentent, il faut respecter leur parole et leur mouvement si l'on veut pouvoir vivre avec, les aimer et même les protéger. Il faut les entendre et donc les écouter, y compris dans leur différence. C'est là l'expérience de Saint-Just. À ce titre, une révolution des mœurs a bien eu lieu et elle concerne en son cœur la reconnaissance d'un fait : la patrie est une communauté des affections, faire la révolution suppose de penser la manière dont elles s'enchainent, et dont elles enchainent le pulsionnel qui pourrait détruire la cité tant attendue.

Le partage des mêmes émotions normatives, après la dénaturation opérée par la condition historique des êtres humains, ne peut être simple retour à la nature comme telle car celle-ci a disparu. Il faut donc fabriquer une seconde nature. Elle sera le produit d'une expérience et d'une éducation communes, qui peuvent conduire à rendre actives les émotions comme facultés de juger ensemble, un fait, une situation, une histoire. La patrie ne peut se passer des femmes qui refusent de suivre le mari ou d'être seulement des mères. Certains hommes le savent, et se débattent déjà avec ce qui reste à inventer, l'acceptation d'une inadéquation entre les corps sexués et les émotions genrées, la reconnaissance qu'il est impossible de prescrire les émotions et les rôles sociaux sans tenir compte des expériences de chacun et chacune.

Bibliographie

- BILLAUD-VARENNE Jacques-Nicolas, 1992, *Principes régénérateurs du système social*, édition et présentation de Françoise Brunel, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Histoire moderne », 25 bis.
- BOLTANSKI Luc, 1990, *L'Amour et la justice comme compétences*, Paris, Éditions Métailié.
- DENBY David, 1999, « Sensualisme, esthétique sentimentale et démocratie », *Dix-huitième siècle*, 31, p. 123-139.
- DUPRAT Annie & ÉRIC SAUNIER (dir.), 2013, « Vivre la Révolution », *Annales historiques de la Révolution française*, 373.
- EDELSTEIN Dan, 2009, *The Terror of Natural Right. Republicanism, the Cult of Nature and the French Revolution*, Chicago, University of Chicago Press.
- FAURÉ Christine (dir.), 2006, « La prise de parole publique des femmes », *Annales historiques de la Révolution française*, 344.
- FRAISSE Geneviève, 1995 [1989], *Muse de la raison. Démocratie et exclusion des femmes en France*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 68.
- , 2000, *Les Deux gouvernements : la famille et la cité*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 390.
- , 2001, *La Controverse des sexes*, Paris, Presses universitaires de France.
- , 2016, *La Sexuation du monde, réflexions sur l'émancipation*, Paris, Presses de Sciences Po.
- GODINEAU Dominique, 2004a [1988], *Citoyennes tricoteuses. Les femmes du peuple à Paris pendant la Révolution française*, Paris, Perrin.
- , 2004b, « De la guerrière à la citoyenne. Porter les armes pendant l'Ancien Régime et la Révolution française », *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, 20, « Armées », p. 43-69 [<http://clio.revues.org/1418>].
- HUNT Lynn, 1984, *Politics, Culture, and Class in the French Revolution*, vol. 1, *Studies on the History of Society and Culture*, Berkeley / Los Angeles / London, University of California Press.
- LANDES Joan, 2001, *Visualizing the Nation: gender, representation, and revolution in Eighteenth-Century France*, Ithaca, New York, Cornell University Press.
- MATHIEZ Albert, 1977 [1904], *Les Origines des cultes révolutionnaires, 1789, 1792*, Genève, Slatkine.
- MAUSS Marcel, 1969, *Essais de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit.
- ROUDINESCO Elisabeth, 2010, *Théroigne de Méricourt : une femme mélancolique sous la Révolution*, préface Élisabeth Badinter, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque de l'Évolution de l'humanité », 38.

- ROUSSEAU Jean-Jacques, 1762, *Émile ou de l'éducation*, cinquième et dernier livre, Gallica [<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86145973>].
- SAINT-JUST Antoine de, 2004, *Œuvres complètes*, édition établie et présentée par Anne Kupiec et Miguel Abensour. Précédé de *Lire Saint-Just* par Miguel Abensour, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 131.
- SIEYÈS (Abbé), 1789, *Préliminaire de la constitution. Reconnaissance et exposition raisonnée des droits de l'homme et du citoyen. Lu les 20 et 21 juillet 1789 au comité de constitution*, Paris, Baudouin, imprimeur de l'Assemblée nationale.
- SOBOUL Albert & Raymonde MONNIER (dir.), 1985, *Répertoire du personnel sectionnaire parisien en l'an II*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- WAHNICH Sophie, 2008, *La Longue patience du peuple. 1792, naissance de la République*, Paris, Payot.
- , 2012, *L'Intelligence politique de la Révolution française*, Paris, Textuel.
- , 2013a, « L'amour des lois dans la période révolutionnaire et la question d'une religion de la patrie », *Jus Politicum*, 10 [revue en ligne] [<http://juspoliticum.com/article/L-amour-des-lois-dans-la-periode-revolutionnaire-et-la-question-d-une-religion-de-la-patrie-730.html>].
- , 2013b, *L'Inquiétude de la transmission. Histoire d'un trésor perdu, transmettre la Révolution française*, Paris, Les Prairies ordinaires.